

Un tableau noir (et crissant)

Francine Gagnon

Volume 36, Number 5 (215), October 1994

Pour l'école

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32225ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (1994). Un tableau noir (et crissant). *Liberté*, 36(5), 27–31.

FRANCINE GAGNON

UN TABLEAU NOIR (ET CRISSANT)

Qui s'intéresserait à une parole nouvelle, non transmise ? Ce qu'il importe, ce n'est pas de dire, c'est de redire et, dans cette redite, de dire chaque fois encore une première fois.

Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*

Voilà une éternité que je remettais l'écriture de ce texte aux calendes grecques, le commençant mille fois et culbutant devant la portée trop émotive du sujet. Après tout, il fallait bien préparer les cours du prochain semestre : un cours de première année nouveau régime, un cours de deuxième année « ancien régime » et un cours complémentaire portant sur la bio-éthique. Ce soir, il doit être quatre heures du matin, j'ai trouvé. Mon état ne me permet pas de conserver un seul doute sur ce qui sera. Je viens de visionner la dernière moitié d'un film dont j'ignore à peu près tout, sauf qu'il passe à la CBC et qu'il s'appelle *Journey of Hope*. J'ai pleuré comme une Madeleine et ma main tremble encore, ce qui rend l'écriture plutôt haletante. Le film raconte la traversée infernale d'un groupe de paysans turcs qui doivent se rendre dans un paradis annoncé, attendu : la Suisse. On les suit pas à pas dans les montagnes, trébuchant dans

la neige, gelant jusqu'aux os, s'entraînant et, au bout du tunnel tenant lieu de frontière, un des leurs, qui a traîné son fils depuis des lunes, trouve enfin une âme charitable qui le prend alors qu'il est au bord de l'épuisement, sinon de l'abandon. Son fils, il le saura sous peu, est mort. On pourrait penser qu'il s'agit d'un mélodrame destiné à nous arracher toutes les larmes du corps et, pourtant, le regard de l'homme éconduit, j'en suis certaine, ne ment pas. Antigone devait sûrement ressembler à cette tête de Turc. Criante d'humanité. En fait, j'ai compris que cette émotion surabondante trouve sa plage insurrectionnelle dans l'enseignement. Enseigner à se tenir debout, à lire entre les lignes, à lutter pour que la ferveur puisse trouver une expression, la rage aussi. La mienne vient de ce que, après neuf années de passion sans bornes, j'attends toujours un poste permanent dans l'enseignement, ce qui pourrait me permettre de préparer les cours dans le calme absolu que la rigueur et le souci des autres appellent. J'en suis à mon quatrième cégep et, chaque fois, j'ai dû recommencer les mêmes campagnes de charme auprès des collègues, voire des administrateurs à qui souvent je devais remettre mes plans de cours, allez savoir pourquoi ! Cela dit, auprès de mes étudiants, je n'ai jamais eu à forcer la note pour séduire. Dès le premier geste et surtout la première parole, toujours maladroits, ils savent. Ils voient, ils entendent. Ils comprennent.

Je ne saisis toujours pas, peut-être est-ce un fond irrépressible de naïveté, comment on peut décourager une passion, de surcroît une passion de connaître, de partager les spasmes qui ressortissent de l'enthousiasme, de l'humour et des vertus du point d'interrogation.

La dernière réforme a jeté sur le pavé des centaines de professeurs. Des hommes, des femmes que j'ai souvent côtoyés, aussi angoissés que moi, vagabondant de

collège en collège. Je revois encore Daniel, promeneur solitaire qui pour survivre était devenu un temps messenger. Quelle belle profession pour un philosophe que de personnifier un Hermès des temps modernes, délivrant quelques notes de service à des entrepreneurs en pompes superbes ! Je repense à Antigone. Comment réagirait-elle devant nos statuts de *précaires* ? Aurait-elle consenti une pierre blanche pour indiquer que nous fûmes ?

Je ne sais pourquoi mais tout à coup me revient en mémoire le visage de mon arrière-grand-mère : Amélia. L'unanimité s'était faite autour d'elle : c'était une sainte. Je l'ai à peine connue. Elle me fascinait, sans doute à cause de sa vieillesse. Elle est morte à 93 ans. On m'a raconté qu'elle avait été institutrice. C'est le mot que l'on utilise dans les campagnes, de même que l'incontournable « maîtresse d'école ». Elle était née à Isle-aux-Grues, un coin perdu que j'ai visité à la recherche de quelques traces de son passé. Les gens vivaient en marge de tout ce qui fait partie pour nous des joyaux, des acquis de la culture. Ils allaient encore à *la crème*, ce qui pour un paysan dénote une démarche pour le moins rudimentaire. Il m'a semblé que tout le monde s'était accouplé avec tout le monde. Il y avait des Roy partout. J'ai vu une femme essuyer la vaisselle avec au moins dix assiettes dans les mains, je suis convaincue que le Cirque du Soleil aurait peine à dénicher un numéro de prestidigitation de la sorte. Au seul restaurant de la place, il fallait se satisfaire de la pitance du jour. Pas de menu dans ce vaisseau fantôme, la gent trotte-menu était représentée sous les traits d'une vieille dame aux pattes toutes recourbées par le poids de la vie, laquelle nous a servi des spaghettis. Mon arrière-grand-mère, je ne sais par quelle magie du sort, avait pu sortir de l'île désenchantée et devenir institutrice. Il paraît qu'elle confectionnait les vêtements

de ses quinze enfants, des chapeaux aux souliers. C'était une sainte, certes, mais pas une sainte nitouche. Je me souviens surtout qu'à l'approche de la mort elle ressemblait à une fillette. Elle souriait doucement. Immensément. J'aurais aimé me trouver dans sa classe. Ce qui me lie à elle, c'est peut-être cette façon de séduire les êtres qui tient de la vocation. Je crois que j'ai toujours voulu enseigner au point d'oublier l'origine même de ce désir.

Mais la vocation est vite devenue provocation. J'ai l'impression d'être comme les rameurs acharnés d'un bateau ivre. Toutes les normes mercantiles qui tendent à régenter la culture ont rendu ma passion aussi trouble que les moulins à vent qui firent vibrer Cervantes. J'ai acheminé mon CV, signalé ma capacité de communiquer, rappelé une expérience qui commence à parler d'elle-même... Tout ce que je demande, c'est de me retrouver seule avec mes étudiants. Je les aime tels qu'ils sont : timorés, endormis, rebelles, sensibles, inventifs. J'aime enseigner, c'est la part lumineuse qui m'est aussi nécessaire que le temps que je dispute à l'ombre des mots. Le malheur est que je donne dans la formation fondamentale, comme on se plaît à l'appeler dignement. Les phrases sorties de la nuit des temps ont tendance à se perdre dans le vestibule du langage assorti au goût du jour. Parlons gestion du monde, affaires courantes, et de préférence à court terme.

Beaucoup de collègues se plaignent que la qualité des étudiants ait chuté lamentablement. Ces derniers sont à la remorque des vidéos et autres gadgets qui les prémunissent contre tout effort, hormis celui de la réduction. Je connais ce types de récriminations, parce que je les subis aussi. Le cloisonnement disciplinaire, je dois l'affronter pour présenter des cours qui puissent aborder la caricature (chasse gardée des littéraires), l'anorexie

(éminence osseuse des psychologues), ou Disneyland (royaume enchanté des sociologues). Quand on évite les recoupements en amont, comment éviter que les étudiants avalent leur matière en parfaits monolithes ? En dérive dans un avenir bouché d'avance, on les voudrait brillants, exubérants, obéissants et performants. Dans une tribune libre, on rappelait l'histoire de Mark Twain au sujet du paysan qui voulait obtenir par la persuasion que son entêté de mulet avance et qui, aussitôt dit, frappait la pauvre bête entre les deux oreilles avec un deux-par-quatre. À ceux qui protestaient au sujet de la méthode, il rétorquait : « Naturellement, il faut d'abord obtenir toute son attention ». Je n'ai qu'un désir lorsque je termine un cours, non pas d'avoir formé des petits Jos connaissant, encore moins des petites Minou Drouet, mais plutôt d'avoir partagé une passion troublante qui fait naître à soi-même. Petit grain d'éternité si rare et que l'on ne peut que frôler dans une vie. Paradoxe du sorite (combien faut-il de grains pour former un tas de sable ?) qu'il faut combattre grâce au sablier. Un peu de simplicité parfois réarrange le chaos du monde.